

Cartel franco-brésilien de psychanalyse

Cycle de conférences-débats 2021-2022

Temps de pandémie

Questions sur la subjectivité contemporaine

Mercredi 1^{er} décembre 2021

LA PANDÉMIE DE LA COVID MET EN LUMIÈRE LE DÉSERT QUI PROGRESSE AU BRÉSIL,
MAIS PAS SEULEMENT...

Eduardo de Carvalho Rocha

L'argument central du cycle de travail de cette année, de ce travail de recherche, est la question sur ce que les effets de la pandémie de la Covid peuvent nous apprendre sur notre subjectivité contemporaine, ou si la pandémie apporte des inflexions ou des accentuations sur la façon dont cette subjectivité s'est étendue dans nos deux pays, puisque la gravité de cette pandémie nécessite des mesures d'autorité et des pactes collectifs qui vont finalement à la rencontre des caractéristiques de cette subjectivité. Il nous importe aussi puisque c'est un cartel franco-brésilien, d'explorer les nuances de ces questions dans notre moment historique face aux différents modes que nous trouvons, en tant que sujets et en tant que collectivité, pour traiter les dimensions du réel qui nous tourmentent, comme c'est le cas de la pandémie, mais pas seulement. Une autre voie que j'aimerais prendre aujourd'hui est notre complaisance à l'égard des médias virtuels, et les risques de les adopter non plus comme une stratégie de survie, mais comme une façon de vivre ensemble. Quelles seraient les conséquences d'une pratique et d'une transmission qui seraient basées sur des images ? Vous devez vous souvenir de l'avertissement de C. Lacôte, apporté par Angela Jesuíno dans son travail présenté ici en octobre, dans lequel il est nécessaire de distinguer les images de ce qui est la fonction de l'imaginaire.

«En tuant l'imaginaire, c'est-à-dire ce qui peut présenter toute une gerbe des possibles, on tue ce qui, dans un premier temps, pourrait construire l'altérité »

Parler du sujet contemporain, mérite de nous demander de quel sujet nous parlons. Celui qui s'exile dans n'importe quel coin du monde de son plein gré et qui utilise des appareils virtuels pour rester « connecté » et en relation avec les autres ? Ou cet autre qui est exilé par les guerres, le changement climatique et l'extrême inégalité sociale qui s'est également aggravée dans le monde contemporain et dont le Brésil est l'un des meilleurs représentants ?

Ce qui peut légèrement distinguer notre contemporanéité, c'est le fait que la division inclus/exclus ne rend plus compte de la complexité de cette relation. La colonisation sociale que produit la science s'étend aussi, quoique de manière inégale entre les deux groupes, et ce que nous voyons ce sont des expériences d'interrelation perverse de ces sujets contemporains qui ont été exposés dans quelques films récents comme le sud-coréen « Parasite » ou le brésilien « Som ao redor ».

En tout cas, c'est la psychanalyse qui nous enseigne que le sujet contemporain est tributaire d'un exil structurel, du fait qu'il est le sujet du signifiant, dont la maison (Heim) est la chaîne signifiante qui contourne un trou creusé dans le réel. Mais, à cause de cet exil structurel, «traumatique», difficile à supporter, et en l'absence des ancrages de la religion et des pratiques traditionnelles de la culture, nous avons recours aux objets de la science, aux inépuisables gadgets, pour soulager la douleur d'exister dans ces conditions.

Dans la conférence qu'elle a présentée à la première rencontre de ce cycle, Angela Jesuíno nous a rappelé que la subjectivité contemporaine est de plus en plus basée sur des dispositifs qui dénie le réel de la mort, spécialement la science, qui, au lieu de nous en protéger, finit par nous jeter dans la terreur quand elle éclate dans le réel d'une manière démesurée et incontrôlable comme il se produit dans des périodes de catastrophes naturelles, de guerres, d'attaques ou d'épisodes pandémiques comme celui que nous vivons maintenant. Cela rapproche ces situations des vrais traumatismes car l'irruption du réel est trop intense par rapport aux ressources symboliques disponibles pour la traverser. Nous savons que la religion a longtemps été le principal dispositif pour faire face à la mort, et nous reconnaissons son affaiblissement comme un effet de la science elle-même.

Dans le dernier séminaire d'été de l'ALI, Omar Guerrero nous a présenté dans son travail 4 types de situations traumatisantes, la 1ère favorisée par des accidents naturels, la 2ème par la violence ou l'agression promue par un semblable, la 3ème étant celle des attentats, et la dernière la violence politique lorsque l'appareil symbolique d'un pays cesse de fonctionner comme il se doit, et échoue dans sa fonction de garantir le pacte social, quand il ne devient pas lui-même l'acteur de la rupture de ces pactes. Ce dernier type m'intéressait surtout parce qu'il a des aspects qui ressemblent beaucoup au genre de discours gouvernemental qui a pris forme dans le bolsonarisme, c'est-à-dire la destruction des pactes et des institutions.

Au sein de cette division, et je ne sais pas si Omar serait d'accord, je considère que la pandémie de la covid nous rapproche des traumatismes des accidents naturels par son ampleur, mais je reconnais aussi qu'elle peut être renforcée par la violence et l'omission politique, situation, que, à mon avis, nous avons vécu au Brésil, comme en témoigne le rapport de la commission d'enquête sénatoriale sur la covid. La violence politique n'est pas seulement le déni de la réalité de la pandémie, l'insensibilité aux malades et aux morts, mais une opinion imposée et totalement déconnectée de la réalité et guidée par une logique paranoïaque.

Au-delà de cette spécification des types de traumatismes, ce qui m'a intéressé particulièrement dans son travail, c'est la distinction qu'Omar a fait entre l'action de la science qui vide la dimension proprement signifiante, occupant le champ du malentendu et de l'équivoque par le signe, par les objets positivés et commercialisables, et une pratique psychanalytique qui cherche précisément à ré-ouvrir, là où le signe vient boucher, ce champ symbolique signifiant que le fantasme vient découper. Le cas qu'il nous a rapporté, le deuxième, parle de la situation d'un sujet qui a rencontré par la voie traumatique cet objet de jouissance, et sa difficulté à s'en séparer, c'est-à-dire à le réintégrer dans le champ fantasmatique et non plus réel (signe de jouissance). C'est cette situation qui m'intéresse dans cette recherche sur les effets de la pandémie sur notre subjectivité, soit par l'aspect perturbateur, traumatique, mais aussi par l'accès à une jouissance difficile pour nous d'y renoncer.

Ce qui m'a fait me rapprocher des observations d'Angela Jesuíno sur la subjectivité contemporaine et de celles d'Omar Guerrero sur le traumatisme et les manœuvres du sujet pour effacer l'effacement qui le constitue en tant que sujet (évoquant Lacan dans son énonciation de ce que le névrosé entend faire de la marque significative, dans le séminaire d'identification), c'est cette opération de déni à laquelle un sujet se rend lorsqu'il rencontre le réel, la mort qui éclate dans nos vies.

Omar Guerrero a souligné dans l'exemple que j'ai mentionné, le problème de la fixation du sujet à l'objet finalement saisi par ce réel. Angela avait également mis en évidence certaines manifestations de fixation corporelle, telles que les tatouages des noms et des images d'objets perdus, et nous a alertés sur ces nouvelles configurations et leurs effets, face aux difficultés à traverser les situations de deuil.

Ce qui a attiré mon attention dans le cas de la pandémie de la covid, en plus des phénomènes traumatiques marqués par la mort et l'impossibilité des mécanismes traditionnels de deuil, c'est la confiance significative placée dans la science pour y faire face. En fait, on pourrait même considérer que la science, c'est-à-dire, la communauté scientifique mondiale, savait déjà qu'elle allait éclater. Ceux qui ont eu l'occasion d'entendre le témoignage de Bill Gates il y a quelques années (disponible, je crois, sur Netflix) sont étonnés par sa prédiction de cette pandémie. C'est-à-dire que la logique de la science avait déjà prédit cet événement. Et s'il y avait un gagnant dans cette histoire, ce serait la science elle-même, c'est-à-dire l'affirmation de ses instruments de lecture et de tentative de traiter ce réel qui prend le mors aux dents.

Bien que l'hypothèse de la pandémie comme effet de la manipulation du réel par la science ait été soulevée dans un premier temps, c'est à partir de la science elle-même qu'on a parié pour l'apprivoiser. Cette solution est en continuité avec la contemporanéité, avec les méthodes actuelles pour faire face à la mort, et nous met peut-être dans un défi encore plus grand, le même que le patient d'Omar, celui de se débarrasser du bourreau qui était l'agent de la jouissance de l'objet.

Du point de vue de la pensée, cette transmission nous rapproche d'un autre obscurantisme, celui des lettres de la science. Et pourquoi appeler cela de

l'obscurantisme ? Dans la mesure où ce n'est pas par la vérité, par le signifiant, par le symbolique comme trou que nous trouvons le support de notre vie, c'est-à-dire que ce n'est pas par la perte, par le deuil de l'objet perdu, ou en termes freudiens, comme nous l'a rappelé Angela, ce n'est pas en laissant « manifester notre attitude inconsciente envers la mort, c'est-à-dire la prendre en compte comme vraie et ainsi rendre la vie plus supportable. Supporter la vie reste bien le devoir de tous les vivants et si tu veux supporter la vie, organise-toi pour la mort », nous dit Freud.

Donc, par rapport au premier point que j'ai initié au début, celui qui essaie de répondre si la pandémie a accentué ou fait une inflexion dans notre subjectivité contemporaine, je risquerai d'affirmer qu'elle l'a accentuée, ou même, qu'elle fait partie de cette accentuation, ayant été prédite, tout comme Lacan avait prévu qu'un jour le réel pourrait prendre le mors aux dents par sa manipulation croissante. La science fait partie de cette accentuation, qui aboutit à l'affaiblissement de la dimension de l'altérité, et de l'autorité fondée sur cette altérité.

Si, pour faire face à la pandémie, il était et il est nécessaire cette dimension d'autorité et de confiance pour assurer une unité d'efforts et de ressources, ce que nous vivons au Brésil était tout le contraire, parce que ce que nous avons vu, c'est le président de la République déclarer ses désaccords avec les autorités sanitaires, dénigrer et disqualifier les données de la propagation et des décès, en travaillant systématiquement à compromettre le rôle des gouvernements régionaux et municipaux, et même boycotter la vaccination de la population, soit en retardant des achats, soit en investissant dans la fabrication et la diffusion de médicaments inefficaces. Cette orientation délibérément mortelle est conforme à son projet politique de répandre le chaos.

Récemment, deux collègues ont présenté des travaux ici dans cet espace du cartel franco brésilien pour essayer de réfléchir, le premier sur la question du corps au Brésil, et l'autre sur certaines raisons possibles par lesquelles le bolsonarisme est soutenu. Dans son travail, Monica Magalhães a mis en évidence l'exploration prédatrice qui semble dominer l'esprit brésilien qui abandonne derrière lui des trous stériles. Cela aurait-il quelque chose à voir avec l'inscription de ce *nom*, brésilien, qui a nommé celui qui a exploré, coupé, transporté et vendu le bois du Brésil ?

Alors que le pays connaît la plus grande catastrophe de son histoire, ce même gouvernement a profité de l'état d'appréhension, de peur et de désespoir de tous, pour affaiblir les politiques de préservation de l'environnement, de l'éducation, de la protection sociale, de la création culturelle. Sa politique est de laisser la terre dévastée, les trous vides et stériles, les terres nues et désertiques. C'est en fait une liberté de tuer. C'est un point sur lequel je voudrais revenir après avec vous, c'est-à-dire ce point qui peut être atteint lorsque le réel prend le mors aux dents, et quand vous n'avez pas les ressources symboliques pour y remédier, et où alors un certain automatisme de mort vient dominer.

Le gouvernement Bolsonaro n'était pas le premier gouvernement autoritaire au Brésil, mais peut-être qu'il était le premier de la période républicaine qui a agi clairement, et sans déguisements, pour détruire le tissu social soit en vidant la dimension de l'Autre, soit en mettant en place des mesures et des actions visant à stimuler la violence et le mépris des différences. Une nécropolitique, on peut le dire. Il n'est pas sorti de nulle part, et a profité du moment d'articulation des extrêmes droites internationales, alimenté par un fort sentiment de frustration à l'égard de la gauche au pouvoir.

La fondation du Brésil a été faite par la colonisation et par le travail des esclaves indiens et africains, tout comme nos ressources nationales ont toujours été utilisées de manière prédatrice, laissant derrière elle des terres dévastées, stériles, des trous qui deviennent des bouches régurgitant l'excès des restes qui ravagent ce qui est encore là, autour.

Le travail de notre collègue Maria Idália de Góes présenté ici au cours du cycle précédent, aborde la question de cette érosion du pacte symbolique et de sa substitution par le pouvoir de la hiérarchie dans le populisme de gauche et de droite, et les difficultés que cela apporte à la construction et à l'amélioration de la démocratie au Brésil. Dans son travail, elle articule la fragilité structurelle, discursive que le binôme colonisation-esclavage a instituée au Brésil, rendant la construction d'un bien commun improbable si l'on ajoute à cela les effets encore plus dévastateurs du capitalisme néolibéral qui refuse tout autre ordre que celui de la libre concurrence du marché. Et elle souligne que Bolsonaro détourne le conflit social vers le terrain du Bien et du Mal, de l'Un oint par Dieu contre le démon infâme qui serait dans l'Autre, et dans les autres qui doivent être éliminés. Dieu au pouvoir ! Mais le phénomène Bolsonaro est basé sur un symptôme social que Maria Idália a découpé comme ceci :

Mais en plus de Bolsonaro qui est ce personnage exécration, ce qui m'inquiète le plus, c'est le fait qu'il ait une base de soutien. C'est encore une possibilité d'identification pour une partie importante de la population. Ce qui m'intéresse, c'est comment faire face à ce genre d'adhésion qui ne veut plus connaître la vérité, qui n'accepte aucune complexité, qui veut juste s'assurer... s'assurer de quoi ? De son identité ? Ne veut qu'échapper à la castration ? De la complexité de la vie, comme Freud disait dans « Psychologie de masse » ? Ce qui m'intéresse, c'est de penser comment faire avec les passions dans le domaine politique.

C'est à partir de cette question que je me permets de revenir au thème central de ce cycle de conférences sur ce que la pandémie a dévoilé de notre structure. Cependant, je voudrais également souligner l'une des thèses principales qu'Angela Jesuíno a soutenue, c'est-à-dire l'avancée des religions évangéliques dans les classes populaires et leurs mécanismes d'évidement de la dimension signifiante dans le langage et le discours, en faveur de la logique de la prospérité éphémère, c'est-à-dire Dieu qui récompensera toujours davantage ceux qui l'acceptent par sa dîme. Les lois de ce Dieu ne sont pas une voix à interpréter, une vérité à interpréter, mais plutôt un sens clair et sans équivoque qui distribue le pouvoir à ceux qui les ont adoptées. C'est cette relation de consommation, dont les biens seraient accessibles à tous, qui rassemble les classes

dominantes et les plus pauvres du Brésil, au sein des sectes évangéliques, et qui en a fait l'un des plus grands soutiens politiques du bolsonarisme.

Mais revenons à ce que la pandémie nous a apporté.

Tout d'abord, elle nous a mis face au défi d'établir des pactes avec la vie alors que l'autorité présidentielle a tout fait pour favoriser le pire. Et bien sûr, le pire n'a pas manqué de se produire, à la fois avec la mort de beaucoup (plus de 600 000) et avec l'effondrement de l'économie. Dans le même temps, cependant, les forces politiques régionales et locales se sont associées à certaines institutions scientifiques pour assurer les protocoles sanitaires et établir des accords pour la production de vaccins parmi nous. Si le Ministère de la Santé a été sommé de pas informer, de pas accompagner, ni de coordonner efficacement les campagnes de traitement et de prévention, les médias se sont organisés pour informer quotidiennement la société sur les orientations de la pandémie, et ont donné place aux avis et recommandations de la communauté scientifique. Les professionnels de la santé n'ont pas non plus manqué de sens de responsabilité, que ce soit dans les services publics ou privés, et certains établissements privés ont financé des centres de traitement pour la population en général. De nombreux professionnels sont morts, mais il n'y a pas eu de mouvement de grève ou de revendications syndicales pendant la pandémie. Il faut remarquer que certains ont proposé et mis en œuvre des traitements inefficaces, voire nocifs. Ces divergences se sont produites dans le monde entier, et au Brésil, je ne pense pas qu'elles aient été plus marquantes que dans d'autres pays, mis à part le fait que le président de la République se soit posé en promoteur de telles méthodes et de tels produits, ce qui en soi est encore plus grave.

Cependant malgré le président, nous sommes maintenant arrivés de façon étonnante à atteindre d'importants taux de vaccination dans la population, et à une diminution significative des décès. En tant que collectivité, nous avons surmonté le moment de perplexité et de panique, afin d'agir à la fois pour lutter contre la pandémie et pour tenter d'opposer une résistance institutionnelle au bolsonarisme, et en ce sens, je crois qu'une certaine inflexion était possible dans cet environnement ravagé. Mais les préoccupations de Maria Idália quant aux raisons pour lesquelles il y a tant de soutien présidentiel, ainsi que les préoccupations d'Angela au sujet de la croisade évangélique pour vider la dimension signifiante de la langue, et les préoccupations de Monica au sujet de l'infertilité de nos trous, continuent et devraient rester à l'ordre du jour.

Maintenant, j'ajouterai une préoccupation, sur laquelle j'aimerais revenir dans l'exemple clinique d'Omar Guerrero. Ce qui m'a semblé important d'être pris en compte en ces temps traumatisants, individuels et collectifs, c'est ce qu'il a écrit comme étant de l'ordre de la fixation du sujet dans l'objet atteint et ce c'est qui rend difficile pour le sujet d'accepter de l'échanger pour une autre configuration de jouissance organisée par le phantasme. En ces temps de pandémie, nous cherchions, chacun à notre manière et dans la mesure de nos possibilités, des moyens d'avancer dans la vie, y compris dans la clinique et dans la vie institutionnelle. Les moyens virtuels, les plateformes qui permettent des réunions, des séminaires, etc. ont proliféré. Ils ont proliféré et donné

accès à des réunions qui ne sont devenues possibles que par ce moyen. Les séances de psychanalyse ou même les consultations médicales, les réunions cliniques, les études, les conférences et les débats comme celui que nous avons maintenant, peuvent avoir lieu. C'était un encouragement, c'était une chance.

Mais ce que nous avons commencé à ressentir après un certain temps, c'était un épuisement, une fatigue, causés en partie par la présence excessive de l'image, par la prépondérance de la pulsion scopique sur les autres circuits pulsionnels, et par l'absence des temps de scansion, de déplacement, de transition. Dans la clinique, ce type de psychopathologie dominée par le virtuel a commencé à prendre place dans une succession cadre après cadre sans un temps de rétroaction, de signification, de coupure. Avec cela, nous voyons s'installer parmi nous et chez chacun de nous ce mode de fonctionnement maniaque, ou de forme maniaque, dans lequel les mots, ou les activités se suivent sans scansion, de même que le rythme pulsionnel n'est pas scandé, et encore moins articulé avec les différents circuits, et ne cède plus la place à la dimension du désir, y compris sexuel, et est remplacé par le pur défilé d'images à pincer ici et là.

Le problème, c'est qu'on finit par en dépendre ! Et nous avons même entrepris de justifier avec une certaine rationalité les facilités et les possibilités de ces nouvelles formes de coexistence sociale. C'est ce que j'ai appelé passer d'une stratégie de survie à une façon de vivre ensemble. Mais à quel prix ?

En participant à certaines des activités d'Ali cette année qui reprennent le présentiel, je suis tombé sur un fait inquiétant. Lors de la première réunion de ce cycle, il semble qu'il y avait 5 personnes dans la salle et 45 dans la salle virtuelle ! Comment est-il possible que des sujets puissent s'adresser à d'autres personnes placées dans des espaces aussi divers ? À qui s'adressera celui qui prendra la parole ? J'ai remarqué à ces moments une certaine artificialité, encore plus grande que lorsque les réunions n'étaient que par le média virtuel.

Le fait est qu'après presque 2 ans de pandémie, la présence du corps de l'autre, et de l'Autre, devient à nouveau nécessaire, dans sa complexité pulsionnelle, dans son équivocité langagière et gestuelle. Le défi maintenant c'est de le refaire, c'est de le refertiliser dans un monde contemporain dans lequel nous nous habituons à ses commodités. Encore une fois, la question initiale se pose : est-ce l'occasion d'une autre accentuation ou inflexion dans notre subjectivité contemporaine ?

J'aimerais vous entendre à ce sujet.

Je vous remercie de votre attention.